



Les traductions du discours zapatiste Translations of the Zapatista Discourse

Danielle Zaslavsky

Traduire les Amériques
Translating the Americas
Volume 19, Number 2, 2e semestre 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/017827ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/017827ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)
Association canadienne de traductologie

ISSN
0835-8443 (print)
1708-2188 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Zaslavsky, D. (2006). Les traductions du discours zapatiste. *TTR*, 19(2), 117–147.
<https://doi.org/10.7202/017827ar>

Article abstract

The Zapatista uprising and its war declaration of January 1, 1994 in Mexico, received an almost immediate international press coverage. The Zapatista communiqués, most of them signed by Subcomandante Marcos, spokesperson of the Zapatista National Liberation Army, became emblematic of a new discourse and a new form of political action. The great rate at which these communiqués were translated into many languages contributed to internationalize a discourse and a movement deemed pioneer in the struggle against globalization. By analysing the strategies underlying the various French and English translations of the Zapatista communiqués, this article attempts to define the role played by translation in the Zapatista action and discourse.

Les traductions du discours zapatiste

Danielle Zaslavsky

Aborder le discours de l'EZLN (*Ejército Zapatista de Liberación Nacional*) et ses traductions n'est pas, contrairement à ce que l'on pourrait croire, chose aisée. Et ce pour plusieurs raisons : l'EZLN a déjà fait l'objet d'une multitude de discours – médiatiques ou universitaires¹ – et les sites Web en plusieurs langues dont il dispose sont constamment mis à jour. Indépendamment d'une popularité aujourd'hui fluctuante, la manière dont ce mouvement est entré dans l'histoire et la rapidité avec laquelle les traductions ont vu le jour méritent cependant réflexion. Leur diffusion et leur succès tiennent probablement à l'originalité et la séduction exercée par un certain discours politique, à la justesse des revendications d'un mouvement presque complètement indien, à la place occupée par le Mexique sur la scène internationale, à une médiatisation nationale et internationale extrêmement rapide, et aux nouvelles technologies – certains ont même évoqué une « guerre du net » (Martinez et Ronfeldt, 1997) – mais les raisons de ce succès quasi immédiat restent encore à approfondir.

Travailler sur les traductions du discours zapatiste présente un double intérêt : d'une part, saisir, comme pour tout texte traduit, quels en sont les enjeux et, d'autre part, situer ces traductions dans leur dimension politique. Nous allons pour cela distinguer trois grandes parties qui seront développées dans les pages suivantes :

1. Une courte introduction visant à présenter l'insurrection, sa spécificité et ses répercussions au plan national et international;

¹ Au Mexique, le mouvement et le discours zapatistes ont donné lieu à des dizaines de thèses de licence, de maîtrise ou de doctorat.

2. La présentation des spécificités du discours zapatiste en tant que discours politique, sa médiatisation et la traduisibilité qui lui semble inhérente;
3. Les enjeux de ses traductions.

1- L'événement

Le 1^{er} janvier 1994, jour de l'entrée en vigueur de l'ALÉNA (*Accord de libre-échange nord-américain* signé entre le Mexique, le Canada et les États-Unis, *TLCAN* pour *Tratado de Libre Comercio de América del Norte* en espagnol, le plus souvent *TLC*), un groupe masqué et armé prend d'assaut quatre localités importantes de l'État du Chiapas dont la ville extrêmement touristique de San Cristóbal de las Casas. Simultanément est apposée sur les murs de la ville une déclaration, *Primera Declaración de la Selva Lacandona*, intitulée *¡Ya Basta!*, dans laquelle l'*Armée zapatiste de libération nationale* (EZLN) déclare la guerre à l'armée fédérale, se propose de déposer le président Salinas de Gortari et exige que l'on mette fin à « une dictature de plus de 70 ans » et à plus de 500 ans de colonisation. Cette *Déclaration* éminemment performative – c'est une déclaration de guerre – dénonce donc une double imposition : celle d'un parti au pouvoir depuis plusieurs décennies et celle de la colonisation des peuples indigènes par les Espagnols. Il n'y a pas lieu ici de nous étendre sur les faits qui caractérisent les premiers jours du conflit² et qui auront indiscutablement marqué la scène politique mexicaine de l'année 1994, mais il nous semble cependant important d'insister sur la médiatisation dont le soulèvement fait l'objet. Cet événement dont la presse ne saisit pas encore bien les contours et qu'elle ne sait pas très bien nommer – rébellion, insurrection, soulèvement, prise d'assaut, agression – fait la une de plusieurs organes de presse nationale et internationale, qui reproduisent partiellement ou en entier la *Déclaration*, avec des photos des zapatistes à l'appui.³ Le gouvernement déploie ses troupes

² Les ouvrages, nous l'avons dit, sont extrêmement nombreux. Tous les travaux concernant le soulèvement et le mouvement zapatistes commencent par une introduction qui présente les faits des premiers jours de janvier 1994. Nous citons dans la bibliographie quelques textes qui nous semblent pertinents, mais renvoyons également au site web de l'EZLN

³ C'est notamment le cas du journal français *Libération*. Mentionnons également que le journal du Parti Communiste italien l'*Unità* publie dès le 3 janvier la première longue interview du « *Comandante Marcos* » (la

militaires pour combattre le soulèvement rapidement identifié comme complètement indien, et la guerre, sanglante comme toutes les guerres, dure 12 jours au cours desquels s'instaure dans la société mexicaine un débat d'opinion sans précédent autour de la légitimité du président, de son parti au pouvoir depuis 70 ans, de la politique nationale, de l'indianité, du féodalisme, du racisme, de l'injustice, des droits de l'homme, de la violence, de la pauvreté – revendications ou dénonciations inscrites dans la *Déclaration*. Rapidement, et parallèlement au débat d'opinion, la presse devient le siège des interactions langagières entre l'EZLN et les lecteurs. Indépendamment du fait que la couverture dont a bénéficié l'insurrection dans le pays et à l'étranger aura sans aucun doute contribué au cessez-le-feu unilatéral décrété par le président le 12 janvier – non seulement les élections présidentielles approchaient, mais le Mexique et son président jouissaient au moment de l'insurrection d'une image particulièrement favorable sur la scène internationale –, la médiatisation quasi instantanée du mouvement sera constitutive non seulement des formes qu'il prendra au plan national et des transformations politiques qu'il entraînera dans la société mexicaine⁴, mais également de la dimension altermondialiste qu'il acquerra par la suite.⁵

2- Les spécificités du discours zapatiste et la traduisibilité qui lui est inhérente

Nous entendons par « discours zapatiste » un corpus de textes constitué de communiqués et de documents qui émanent de la direction

désignation de « *subcomandante* » n'apparaîtra dans la presse que quelques jours plus tard), masqué, fumant la pipe, expliquant les raisons du soulèvement.

⁴ Dès le 10 janvier, le président procède à plusieurs remaniements ministériels. Par ailleurs, la couverture de l'« événement Chiapas » a constitué une sorte de « baptême libérateur » pour la presse mexicaine, soumise jusqu'alors à de fortes pressions des pouvoirs en place, dont elle était économiquement dépendante. Pour une histoire des relations entre la presse mexicaine et le pouvoir, les ouvrages sont également nombreux et nous renvoyons le lecteur à la bibliographie.

⁵ Le second volume des communiqués, publié par la maison d'édition Dagorno en 1996, a pour sous-titre *Vers l'internationale zapatiste*, et l'EZLN est considéré par le groupe Attac (Ramonet et l'équipe du *Monde diplomatique*) comme le premier mouvement véritablement altermondialiste.

de l'EZLN (CCRI-EZLN⁶), fréquemment signés par son porte-parole le Sous-commandant Marcos, ainsi que de reprises de ce discours dans de nombreux textes journalistiques, universitaires et politiques. Si nous faisons référence dans le présent article à un certain nombre de commentaires publiés entre 1994 et 2000, les textes émanant de l'EZLN et soumis à l'analyse renvoient plutôt aux années 1994-1995, période cruciale sur le plan national qui aura marqué, pour un temps au moins, une nouvelle forme du dire et de l'agir politiques. En effet, ce sont les communiqués des deux premières années, voire même des premiers mois qui, par leur structure, leur texture et leur ton, fort éloignés de la langue de bois des discours d'une certaine gauche, ont surpris et séduit les lecteurs. S'il est clair aujourd'hui que ces textes sont apparus à un moment de l'histoire mexicaine où le contexte politique était particulièrement favorable à leur réception, il est néanmoins important de décrire rapidement leurs stratégies⁷ pour bien comprendre les enjeux de leurs traductions.

Structure et texture des communiqués

Ces textes, communicatifs par définition – ce sont explicitement des communiqués – dévoilent une structure épistolaire récurrente. En haut à droite, une date, suivie plus bas à gauche de la mention du ou des destinataires : la presse nationale et internationale, la société civile, « *el pueblo de México* », les peuples et les gouvernements du monde, « *hermanos, hermanas* », les bases et les milices de l'EZLN, etc., mais aussi des experts ou des notables – Bill Clinton ou Eduardo Galeano par exemple. S'ensuit le texte du communiqué, de longueur et de genre variables⁸, qui se termine toujours par un slogan – « Démocratie, Liberté, Justice ! » –, et son lieu d'émission – « *Desde las montañas del*

⁶ *Comité Clandestino Revolucionario Indígena* (Comité clandestin révolutionnaire indigène de l'EZLN).

⁷ Nous donnons à la notion de « stratégie » le sens que lui donne la linguistique de l'énonciation et qui implique des opérations conscientes et inconscientes. À ce sujet, voir, entre autres, Charaudeau (1992, 1995, 1997); sur les stratégies communicationnelles du zapatisme, voir Emilsson et Zaslavsky (2000).

⁸ Nous utilisons « genre » au sens où Jean-Michel Adam (1999, p. 81-100) utilise ce terme : au-delà de son appartenance à un genre littéraire particulier, chaque texte fait apparaître plusieurs *séquences* de genres (récit, description, argumentation, explication et dialogue).

sureste mexicano » –, une signature – « *Subcommandante Insurgente Marcos* », et/ou CCRI-EZLN – et enfin un post-scriptum qui peut donner lieu à une autre page de texte. Cette structure épistolaire qui sera encadrée par le dispositif énonciatif correspondant – un énonciateur et un destinataire marqués – révèle le *nous* zapatiste alternant constamment avec le *je* du Sous-commandant, le *vous* du destinataire et le *eux*, « *ellos* », pronom, pour reprendre Benveniste⁹, de l’histoire et non du discours et qui fait bien évidemment référence à *ceux* (ou *ce*) dont on parle, mais également à ceux auxquels le Sous-commandant ne s’adresse pas directement ou qu’il ne veut pas nommer. Ces stratégies énonciatives n’ont pas été sans incidence sur la diffusion rapide et l’acceptation des communiqués. Cette « invitation au discours », lancée par le Sous-commandant Marcos à la société civile et qui était en fait la continuation des premières stratégies communicatives mises en place le 1^{er} janvier à San Cristóbal de las Casas, a constitué une dimension fondamentale de l’agir zapatiste.

Visant plusieurs destinataires explicites et toujours indirectement un *tiers*, les communiqués sont souvent ancrés dans le contexte précis de leur émission, c’est-à-dire qu’ils s’organisent thématiquement autour de l’information quotidienne. On y retrouve les grandes catégories d’actes de parole (Searle, 1994, p. 75) – *dénoncer, menacer, affirmer, déclarer, ordonner, inviter, convoquer* – mais l’humour et l’ironie, mêlés parfois à la dramatisation d’une situation décrite et dénoncée, seront une constante de ce discours qui ne cache pas ses aspirations littéraires. Par ailleurs, au fur et à mesure des aléas du conflit, le CCRI intègre dans le discours politique les formes (métaphores, références, adresses) d’un discours qui semble venir du plus profond des communautés indiennes, où se mêle une autre temporalité, soit celle des mythes fondateurs des peuples indiens. Profondément polyphoniques, puisque imprégnés de la voix du guérillero métis, Marcos, métissé à son tour par les voix indigènes, elles-mêmes ponctuées de discours non indiens, les communiqués seront caractérisés par des textures particulières. L’exemple qui suit permet d’apprécier les difficultés posées à la traduction :

Para esto hacer, nosotros, los sin nombre y sin rostro, los autodenominados “**profesionales de la esperanza**”, los más mortales que nunca, “**transgresores de la injusticia**”, los que

⁹ Les réflexions d’Émile Benveniste (1974), pionnières dans le domaine de la théorie de l’énonciation, demeurent, pour nous, d’une extrême richesse.

montaña somos, los del nocturno paso, los sin voz en los palacios, los extranjeros en la propia tierra, los de la muerte eterna, los **despojados de la historia, los sin patria y sin mañana, los de la tierna furia**, los de la verdad desembozada, **los de la larga noche del desprecio**, los hombres y mujeres verdaderos... Los más pequeños... Los más dignos... Los últimos... Los mejores... Nosotros hemos de abrir de nuevo la puerta del corazón hermano para que reciba nuestra palabra. (EZLN, 1995, p. 210; titre du communiqué du 10 avril 1994: « Votán-Zapata »)

Les désignations « *profesionales de la esperanza* », « *transgresores de la injusticia* » reprennent textuellement le discours du secrétariat de l'intérieur et de l'armée, qui, en janvier 1994, avait qualifié les zapatistes de « *profesionales de la violencia* » et de « *transgresores de la ley* ». Ce texte est donc ancré dans l'histoire récente, mais des formulations comme « *los que montaña somos, los del nocturno paso* », « *la puerta del corazón hermano para que reciba nuestra palabra* » renvoient à la narration mythique et aux procédés discursifs des langues mayas de la région, tout en passant par des expressions comme « *los despojados de la historia* », qui évoquent plutôt les grands textes anti-colonialistes des années 1960, comme *Les Damnés de la terre* (Fanon, 1961), ou ultérieurement de l'anthropologie, comme *Europe and the People without History* (Wolf, 1982).

Qu'ils soient signés par Marcos ou par l'ensemble du CCRI, les communiqués sont très travaillés. Là aussi, on aurait du mal à dire quelque chose de nouveau. Marcos sait et aime écrire et là se trouve sa force; d'où ses échanges constants avec les hommes de lettres, depuis Régis Debray, qui en fait l'un des plus grands écrivains du siècle, en passant par Vázquez Montalbán et Eduardo Galeano, jusqu'à Octavio Paz, au départ féroce détracteur du mouvement, mais qui a dû avouer en 1996 être séduit par la dimension complètement irrévérencieuse de ce discours politique (Paz, 1996, p. 12). Même si *ce pouvoir des mots* permettra à ses adversaires d'intensifier leurs critiques¹⁰, et qu'il constitue une arme à double tranchant – cette guérilla a pu être taxée dès le mois de février 1994 de « *guerilla de papel* »¹¹, expression qui

¹⁰ Voir en particulier de La Grange et Rico (1997). Le dernier chapitre du livre, intitulé « Le pouvoir des mots », aborde les procédés stylistiques des communiqués.

¹¹ L'expression a été utilisée pour la première fois dans ce contexte par Humberto Batiz, le 2 février 1994, dans le quotidien *Unomásuno*. Voir Emilsson et Zaslavsky (2000).

cherchait à réduire l'importance sociale et politique du mouvement en la taxant exclusivement d'engouement ou d'affrontement discursif – c'est bien le terrain symbolique sur lequel a su se placer cette guérilla de la fin du XX^e siècle qui aura porté ses fruits et ce, jusqu'à la présentation de la *Comandante* Esther à la tribune du Congrès mexicain, dont l'extraordinaire discours est malheureusement resté sans suite¹². On se trouve donc face à un discours politique de type nouveau qui, une fois le cessez-le-feu décrété, constituera l'arme essentielle des zapatistes. Si ceux-ci ont adopté une stratégie de diffusion dès leur première apparition sur l'échiquier national, s'ils n'ont eu de cesse d'inviter la presse et de convoquer des réunions nationales et internationales en territoire zapatiste et, dès qu'ils ont été autorisés à le faire, envoyé leurs propres représentants en délégation pour dialoguer avec la société civile mexicaine, il y a néanmoins dans ce discours, émanant « des montagnes du sud-est mexicain », une dimension qui se veut universelle et qui franchira des frontières linguistiques et culturelles.

Une traduisibilité inhérente au discours zapatiste ou Marcos traducteur

L'inhérence, que nous avons évoquée en introduction, se situe à deux niveaux. D'une part, le discours prétend peu à peu à l'universel en passant par le local et, d'autre part, Marcos se présente lui-même comme un traducteur, un passeur, un pont entre les cultures indiennes et le monde métis du Mexique.

Prenons le premier niveau. Tout d'abord, les revendications zapatistes énoncées dans la *Déclaration* du 1^{er} janvier – droit à la santé, l'alimentation, la justice, la liberté, etc. – visent des droits fondamentaux qui renvoient à la dignité de l'homme en général. Ensuite, le lien explicite établi par le discours zapatiste entre l'histoire mexicaine – le révolutionnaire Zapata, mais aussi la guerre d'indépendance – et les grands mythes fondateurs des communautés indiennes du Chiapas – *Votán*, l'esprit qui devient *Votán Zapata* – entre l'histoire cyclique et l'histoire conjoncturelle et entre l'introduction d'« un grand être historique » (Rojo, 1996b) qui traverse le temps et

¹² Pour une étude approfondie du discours de la Commandante Esther à la tribune du Congrès, voir Carbó (2003).

l'univers tout en les fondant, donne à ce discours une dimension cosmique et utopique – « *un mundo en el que quepan muchos mundos* » – que l'anthropologue Lynn Stephen désignera en anglais par les termes « *transvaluation* » et « *translation* » (Stephen, 2002, p. 169)¹³. Stephen n'explicitera ni ne développera la notion de *translation* qui constituera le titre d'un sous-chapitre, mais le fait qu'elle utilise le terme n'est pas un hasard. Traduire ce discours de type nouveau, qui se présente déjà comme une traduction où politique et poétique se confondent et dans lequel les valeurs morales jouent un rôle de premier plan (Rojo, 1996b) – la « parole sincère » (*palabra verdadera*) y est opposée au « mensonge » et à la « trahison » du discours politicien – constituera une réponse à l'appel de l'EZLN et un geste politique d'adhésion.

Prenons maintenant le deuxième niveau. Marcos explique ainsi sa rencontre avec le vieil Antonio, personnage clé de ses communiqués :

Le premier village qu'on « prend », le premier où on entre ouvertement en tant que zapatistes, en 85, c'est le village du vieil Antonio. **Là, il agit comme une espèce de traducteur**, comme s'il nous expliquait ce que nous étions et ce que nous devons être au moment précis où se produit cette transformation interne du zapatisme. **Le vieil Antonio est le pont** qui permet aux guérilleros de la montagne d'entrer dans les villages. [...] Quand Marcos devra tenter de relier le monde indien avec le monde urbain, il aura recours au vieil Antonio : **c'est lui qui fournit les éléments indiens du langage des zapatistes quand il s'adresse à l'extérieur. Je suis un plagiaire...** Je prenais cette comparaison de la fenêtre (du pont) parce que **Marcos, en tant que traducteur**, est une fenêtre qui permet de se pencher vers l'intérieur ou de regarder dehors. Seulement la vitre est sale [...] Mais ce n'était pas sa fonction, le personnage qui se construit à partir de 94 était censé servir de **passeur entre les deux rives**, dans les deux sens. (Le Bot, 1997, pp. 133-134)

Puis, à la question « Vous avez eu le temps de développer vos compétences linguistiques ? », Marcos répondra :

Dans la montagne, oui, c'était indispensable, pour enseigner, pour parler. Depuis, dans les villages non : selon le protocole zapatiste,

¹³ En fait, Stephen emprunte le terme « *transvaluation* » à l'anthropologue Stanley Tambiah (1990). Ce terme désigne l'intégration d'une perspective extrêmement locale dans un contexte beaucoup plus large.

quand on parle à la communauté on doit utiliser l'espagnol. **C'est à l'autorité du village de traduire.** Tu ne peux pas t'adresser directement au village, ce serait ignorer le protocole. (Le Bot, 1997, p. 137)

Dans cette longue interview réalisée par Yvon Le Bot au cours des « Rencontres intergalactiques » de 1996¹⁴, Marcos retrace son histoire et celle du mouvement, en recourant à la figure d'un premier traducteur, le vieil Antonio, dont il ne serait que le « plagiaire ». Les métaphores utilisées sont des notions que les discours sur la traduction connaissent bien – imitation (sous la forme péjorative de « plagiaire »), fenêtre, pont, passeur entre deux rives¹⁵ – et qui posent un rapport incontournable à l'autre¹⁶. Au contact des communautés, Marcos fait l'expérience de ce qu'est la traduction, et il apprendra également que celle-ci peut être une activité liée à une position d'autorité : dans les communautés, seuls les chefs sont autorisés à traduire. Qu'elle se présente sous sa forme métaphorique – passeur entre deux cultures – ou comme une pratique linguistique, la traduction fonde l'identité politique de Marcos, que Raimundo Mier décrit admirablement :

La voix n'est qu'une simple traduction d'une autre voix, fondatrice, primordiale; elle est le dénouement d'une stratégie complexe d'interprétations. Paradoxalement, la propre voix n'est que l'interprétation de la voix indigène en termes admissibles pour ceux qui sont à la base de sa dégradation et de son oubli, mais **Marcos interprète** également en code tzotzil, tzeltal, tojolabal, chol, les voix convergentes et divergentes de [...] la « société civile ». [...] L'écriture équivoque de Marcos révèle ce passage incessant d'un regard à l'autre [...] d'une identité à la non-identité; **cette identité frontière du traducteur, privée de voix propre mais capable de**

¹⁴ L'EZLN a convoqué en 1996 une grande réunion internationale de discussion en territoire zapatiste, à laquelle ont assisté quelque 2000 délégués venant du monde entier.

¹⁵ Voir en particulier Nida (1975) pour la métaphore de l'excursionniste-traducteur qui doit passer d'une rive à l'autre. Mentionnons que le fragment *passeur entre les deux rives*, n'est pas traduit en espagnol, alors qu'il l'est dans les autres traductions. Nous y reviendrons.

¹⁶ Cette idée est déjà en germe dans un communiqué daté de mai 1995: « **La nécessité d'un traducteur entre la culture indigène zapatiste et la culture nationale et internationale** a conduit ce nez peu discret à parler et à écrire, en plus d'éternuer ». (Sous-commandant Marcos, 1995, p. 359).

faire siennes toutes les voix, celles de l’auteur et du lecteur [...]
Tomás Segovia a déjà souligné cette **identité incertaine**, extraterritoriale du **représentant politique** dans la **démocratie**, semblable à celle du **traducteur** : **la traduction oblige à admettre la représentation non comme un simulacre d’identité, mais comme une mimésis multiple [...]**. (Mier, 1995, p. 160)

Ce texte est intéressant à plusieurs égards. Il joue en effet sur les deux acceptions de la traduction – celle que le mot a dans la langue courante et celle que lui donnent les traducteurs – qui permettent au poète et traducteur Thomas Segovia d’en faire une métaphorisation de la représentation politique. Marcos traduit autant qu’il est traduit, comme si la réception dont il jouissait depuis janvier 1994 le confirmait dans un rôle qui n’était pas prévu au départ. Marcos, le métis, n’est plus qu’un maillon de la chaîne ininterrompue de traductions d’un monde à l’autre. Mais y a-t-il interaction entre ces différents niveaux? Un regard sur les textes traduits nous permettra peut-être de fournir une réponse

3- De la métaphore à la pratique: les traductions et leurs enjeux

Nous n’avons pas vraiment de traces de Marcos traducteur – au sens professionnel du terme – hormis la traduction d’un fragment d’un poème d’Éluard, placé en exergue d’un communiqué daté du 22 septembre 1994 et dédié au « seigneur IK’, prince tzeltal, fondateur du CCRI-CG de l’EZLN et tombé à Ocosingo, Chiapas en janvier 1994¹⁷ ». Cet exercice de traduction littéraire, peu fréquent sous sa forme explicite, attirera les foudres des deux journalistes mentionnés antérieurement pour lesquels ce Marcos-là ne vaut guère mieux que le Marcos écrivain.¹⁸

En revanche, en ce qui concerne les traductions des communiqués, les textes abondent. J’aborderai principalement ici les traductions françaises, que je connais de plus près, mais je me référerai à l’occasion à une traduction en langue anglaise.

¹⁷ Marcos traduit un fragment du « Château des pauvres » de Paul Éluard, que l’édition française des communiqués reproduira dans sa version originale, pour évoquer la mémoire de son ami, tombé au tout début du mois de janvier 1994.

¹⁸ De la Grange et Rico, dans *Marcos, la géniale imposture*, lui reprocheront « d’amputer l’un des plus beaux textes de la littérature révolutionnaire » française en proposant une « traduction inexacte et inélégante » (1997, p. 190).

Les traductions du discours zapatiste sont publiées dans plusieurs contextes : médiatique, politique et universitaire. La presse française (*Libération*) publie à chaud, dès le 4 janvier, des extraits de la *Déclaration*, mais, au dernier trimestre 1994, étaient publiés quasi simultanément deux ouvrages : *Feu Maya. Le soulèvement au Chiapas*, édité par Aurore Monod,¹⁹ avec le concours du Centre National du livre, et le premier volume des *communiqués*, publié par Dagorno, intitulé *¡Ya Basta! Les insurgés zapatistes racontent un an de révolte au Chiapas*, avec un nom d'auteur : Sous-commandant Marcos. Cet ouvrage militant reprenait fidèlement les textes établis par la maison d'édition Era au Mexique. Lorsque ces deux livres sont publiés, la figure du Sous-commandant Marcos est déjà une figure emblématique.

Le texte établi par la linguiste Aurore Monod, texte qui s'inscrit dans la mouvance universitaire, s'étend sur environ 300 pages, signées par plusieurs auteurs dont Aurore Monod elle-même, qui se livre à une analyse approfondie du soulèvement. Le livre offre la traduction de dix documents de l'EZLN, ainsi que la traduction commentée dans deux variantes du tzeltal d'une loi d'amnistie émise par le gouvernement mexicain.

Le texte de 470 pages établi par Dagorno comporte la traduction de 135 communiqués, produits entre le 1^{er} janvier et la mi-octobre 1994, agrémentés d'une grande abondance de notes explicatives portant sur une contextualisation historique et politique de l'événement, tout particulièrement dans le premier volume des communiqués, mais au sein desquelles on trouve cependant quelques notes de traduction identifiées (*ndt*) pour expliquer les intraduits propres à des réalités socio-politiques, ou certains sigles comme *Sedena* (*Secretaría de la Defensa Nacional*), qui font référence à la réalité politique et sociale mexicaine. *Feu Maya* laissera en espagnol certains termes évoquant des réalités socio-géographiques bien connues des anthropologues et qui sont passées dans le langage scientifique des américanistes français comme *ejidos*, *milpas*, *cañadas*, *chicano*, mais que la traduction de Dagorno s'efforcera de traduire.

¹⁹ Ouvrage qui constituait en fait un numéro double de la revue *Ethnies*, publiée régulièrement par une équipe de chercheurs (regroupés autour de *Peuples autochtones et développement* et *Survival International*).

Le livre s'ouvre avec un long communiqué du Sous-commandant, daté du 30 juin, qui est adressé à « toutes les grandes maisons d'éditions, les moyennes, les petites et les marginales, les pirates, les boucaniers, etc. [...] qui m'ont écrit pour me demander un avant propos [...] »²⁰. Le texte d'Aurore Monod introduit une courte « préface du traducteur » non dénuée d'intérêt, dont voici un extrait :

Quelques uns des documents propagés par voie/voix de presse sont présentés car la parole a été souveraine dès le début des événements. Nous n'avons traduit que quelques textes zapatistes. La traduction en est ardue parce que la seule signature d'un communiqué masque parfois plusieurs auteurs, à peine perceptibles par des usages lexicaux, des tournures syntaxiques, des tremblements grammaticaux, qui signalent des traductions de traduction – par exemple un énoncé espagnol traduit en langue indigène, puis retraduit en espagnol – tant il est vrai que parfois, certaines formules de revendications sortent tout droit d'un moule idéologique contemporain hispanophone, sont repensées en tzeltal – ou dans une autre langue maya – et retraduites dans l'espagnol que nous appelons « de contact », c'est-à-dire une langue éloignée de l'espagnol source. Le français réduit à l'imperceptibilité, des faits de langue et de style que reconnaît l'espagnol mexicain. (1994, p. 7)

Les soucis de traductrice d'Aurore Monod émanent d'une linguiste ayant une bonne connaissance non seulement de la problématique des langues mayas, mais de leur traduction, et évoquent bien entendu toutes les réflexions que l'on peut rencontrer chez les traducteurs de la littérature dite postcoloniale et que nous connaissons bien : ces textes qui portent en eux une traduction, s'aplatissent à l'arrivée, tellement l'interdiscours qui les sous-tend est difficilement traduisible. On retrouve des réflexions du même ordre dans la préface des traducteurs de l'édition nord-américaine :

The communiqués were written in many voices [...]. Many of the communiqués are written in a Spanish that has the feel of indigenous languages. And finally, some of Marcos' more personal letters and

²⁰ L'édition américaine des communiqués publiée en 1995 présente le même prologue : « To all the large, medium-sized, small, marginal, pirate, buccaneer, and etcetera presses who are publishing the communiqués and letters of the EZLN and have written asking for a prologue for your respective publications (...). » (Sous-commandant Marcos, 1995, p. 21).

stories are written in the idioms of Mexico City's streets and universities. (Sous-commandant Marcos, 1995, p. 17)²¹

Si l'ouvrage de Dagorno, situé dans une perspective déjà altermondialiste et militante, ne prend pas ces précautions, la traduction qu'il nous offre, malgré ses maladresses – la littéralité de certains fragments la rend parfois difficile à lire (sans compter les erreurs, mais il n'en a pas l'exclusivité) – fait également apparaître un grand souci de mise en forme. Ces deux traductions presque simultanées – la traduction anglaise à laquelle nous avons eu accès ne date que de 1995 – vont nous permettre d'établir une comparaison fructueuse, ne serait-ce que de quelques communiqués²².

Nous avons classé en 3 grandes catégories les points sur lesquels les traductions diffèrent ou butent et qui sont révélateurs, à nos yeux, des stratégies des traducteurs et des enjeux de l'édition :

1. Les ambiguïtés énonciatives et la construction du *tiers*;
2. Les réajustements de registre;
3. Les notions et les formules canoniques.

Les ambiguïtés énonciatives et la construction du *tiers*

Les deux exemples suivants sont tirés d'un communiqué daté du 1^{er} mars, soit juste à la fin du premier dialogue/négociation entre l'EZLN et le gouvernement, dialogue qui n'a pas abouti et qui s'est déroulé du 21 février au 2 mars 1994 à San Cristóbal de las Casas. Il s'agit d'un communiqué adressé « au peuple du Mexique, aux peuples et aux

²¹ Les deux traducteurs de *Shadows of Tender Fury* précisent dans leur préface qu'ils ont consulté la traduction antérieure de quelques communiqués publiés dans *Monthly Review, Resist!*, par Barbara Pilsbury de *Equipo Pueblo* et le NY Transfer News Collective. (www.blythe.org) Il serait intéressant dans un deuxième temps de procéder à la comparaison de ces deux traductions anglaises.

²² La traduction de *Feu Maya* sera indiquée par (FM), celle de Dagorno par (D) et celle de Monthly Review Press, par (MRP). Les ouvrages *Le Rêve zapatiste* d'Yvon Le Bot, et *Marcos la géniale imposture*, de Bertrand de la Grange et Maite Rico, seront indiqués respectivement par les sigles (RZ) et (MGI).

gouvernements du monde, aux ONG, à la presse nationale et internationale », visant à remercier les ONG de leur solidarité²³ :

(1) Ahora **queremos hablarles** otra vez, para **darles** las gracias por haber estado todos estos días alrededor **nuestro** en el cinturón de paz.

Nous tenons à **les** remercier une nouvelle fois ici de **nous** avoir entourés d'un véritable bouclier de paix. (FM)

Nous tenons à **vous** parler de nouveau, pour **vous** remercier d'avoir passé tous ces jours autour de **nous** dans la ceinture de paix (D)

Now we want **to say thank you** again **to the good and upright people** who came from various parts of Mexico and the world to surround **us** in a "belt of peace" these last few days [...]. (MRP)

(2) Gracias a los hermanos **que nos cuidaron todos estos días**, anda ya **su** paso en **nuestro camino**. Adios.

Merci aux frères **qui se sont occupés de nous pendant ces instants, votre pas** avance déjà sur **notre chemin**. Au revoir. (FM)

Merci aux frères qui se sont occupés de nous tous ces jours, **leur pas** est déjà **parmi les nôtres**. Au revoir. (D)

Thanks to the brother and sisters who **took care of us** every day we were here; thanks for joining **your path** with **ours**. Adios. (MRP)

Les exemples (1) et (2) font apparaître dans les traductions des inscriptions différenciées du destinataire. Dans l'exemple (1), la traduction (FM) introduit les ONG à la 3^e personne – nous tenons à **les** remercier – (D) en fait explicitement des destinataires – **vous** parler de nouveau, **vous** remercier – mais le phénomène est exactement inverse dans l'exemple (2), où c'est au contraire (FM) qui instaure les « frères » en destinataires directs – « merci aux frères, [...] **votre pas** ». Quant à la traduction en langue anglaise, elle procède comme (FM) dans les deux exemples, recourant cependant, comme dans la traduction française qui utilise le verbe « **remercier** », performatif que Benveniste classe dans la catégorie des « délocutifs » (littéralement « dire merci »), à l'expression performative anglaise « *to say thank you* », où le *you* peut jouer sur les deux tableaux, soit comme morphème intégré à l'expression verbale, soit réellement pronom d'adresse. Si la résolution de l'ambiguïté dans un sens ou dans l'autre est ici politiquement peu lourde de conséquences, il y a des cas où celle-ci semble avoir été

²³ À noter que dans un communiqué du 1^{er} février, Marcos s'était déjà adressé aux ONG pour leur demander de former « une ceinture de paix » autour du prochain dialogue de San Cristóbal.

nettement problématique. Dans un communiqué du 31 janvier 1994, adressé explicitement aux quatre journaux que l'EZLN avait déclaré dignes de sa confiance²⁴, suivi d'un mot d'adresse (*Messieurs*), Marcos répond à l'homme de confiance de Salinas de Gortari, José Cordoba, qui avait déclaré quelques jours auparavant dans la presse que l'EZLN était une « force politique en formation ».²⁵

¿Todavía **creen** engañar a la sociedad o se **tranquilizan** a sí mismos con esa negación en formación? ¿Qué **van** a hacer? [...] Por qué **callan** todos? ¿La “democracia” que **querían** era ésta? [...] **¿Para el gobierno federal los indígenas siguen siendo niños chiquitos, es decir “adultos en formación”?** ¿Hasta cuando **van** a entender? [...] **Quiéren** mostrarnos como intransigentes ante la opinión pública [...], nos **quierén** comprar con un montón de promesas [...] **Traigan** otra vez la imagen de Venustiano Carranza para ofrecer la limosna del perdón, aquí está Zapata vivo y digno todavía. **Traten** de asesinarlo de nuevo. **Nuestra** sangre va en prenda, que la levante **el que** aun tenga vergüenza. (Era, p. 112)

Croit-**on** encore pouvoir tromper la société ou espère-t-**on** se rassurer soi-même par cette négation « en formation »? Que vont-**ils** faire? [...] Pourquoi **tout le monde** se tait-il? C'est ça la « démocratie » **qu'on** voulait? [...] **Pour le gouvernement fédéral, les Indigènes restent-ils des petits enfants, c'est à dire des « adultes en formation »?** Quand comprendront-**ils**? [...] **On** veut nous faire passer pour insensibles à l'opinion publique [...] **on** veut nous acheter avec tout un tas de promesses [...] **Apportez** à nouveau l'image de Venustiano Carranza pour nous faire l'aumône d'un pardon, Zapata est ici, toujours vivant et digne. Essayez de le tuer à

²⁴ Il s'agit de l'hebdomadaire *Proceso* (*Proceso*, Comunicación e Información, México, magazine hebdomadaire), des quotidiens *La Jornada* (*La Jornada*, Demos SA de CV, México) et *El Financiero* (*El Financiero*, SEFI, México), ainsi que du journal de San Cristóbal de las Casas *Tiempo* (hebdomadaire indépendant et contestataire, dirigé en 1994 par Concepción Villafuerte). *Proceso*, *La Jornada* et *El Financiero* sont des publications de circulation nationale qui jouissent encore aujourd'hui d'un lectorat important. L'hebdomadaire *Proceso* et le quotidien *La Jornada* sont identifiés aux différents courants de la gauche mexicaine, *El Financiero* a perdu sa dimension contestataire mais demeure le grand journal d'information financière et économique. *Tiempo*, relais local de l'EZLN, a complètement disparu.

²⁵ Nous ne disposons pour ce communiqué que d'une traduction française (Sous-commandant Marcos, 1995, p.118), mais la traduction anglaise nous servira de *tertium comparationis* (Sous-commandant Marcos, 1995, p.108).

nouveau. **Notre** sang est engagé, que le relève **celui qui** connaît encore la honte. (D, p. 118)

Do **they** still believe they can fool society, or are **they** trying to calm themselves with this negation, “in formation”? What are **they** going to do? [...] Why **is everybody** silent? Is this the “democracy” that **everyone** wanted? [...] **According to the federal government, do the indigenous people of Chiapas continue to be children, that is to say “adults in formation”?** When are **they** going to understand? **They** want to make us out as intransigents [...] **They** want to buy us with a mountain of promises [...]. Like Venustiano Carranza before them, **they offer us** the pittance of pardon. But Zapata is still here, alive and well. **Go ahead, try** to assassinate him again. **Our** blood falls as a pledge, **let those** with some pride left redeem it. (MRP, p. 108)

La traduction de ce fragment montre bien les hésitations du traducteur français, qui passe d'un « ils » à un « on », ce dernier situé à mi-chemin entre l'indéfini et le « nous » inclusif, alors que l'anglais n'aura recours qu'au « *they* ». Or, malgré la question suivante « ¿Para el gobierno federal, los indígenas siguen siendo niños chiquitos, es decir “adultos en formación”? », qui nous suggère une véritable mise à distance de ce destinataire, il aurait été parfaitement possible de substituer les deux pronoms par un « vous », tant ces questions s'apparentent à des injonctions, confirmées par les impératifs explicites de la fin du fragment (« apportez », « essayez »). Ces ambiguïtés auxquelles se heurte la traduction interlinguistique, maintes fois attestées dans de nombreuses études (Lyons, 1983, Mulhausler et Harre, 1990, Ernst-August Gutt 1993, entre autres) n'auraient pas retenu mon attention outre mesure, si le dispositif énonciatif ne constituait pas un élément fondamental du fonctionnement discursif des communiqués. En effet, si le discours zapatiste a fait l'effet d'une subversion des règles du jeu politique, c'est bien précisément aussi parce qu'il s'est permis un type d'invective, une véritable prise de parole (de Certeau, 1994) qui a déjoué les positions hiérarchiques. Conserver l'initiative du dialogue, voire le tour de parole, et donc se poser en énonciateur tout en construisant ses destinataires – qu'il s'agisse ou non d'instances gouvernementales – se trouve à la base des stratégies communicatives de l'EZLN.

Les réajustements de registre

Les exemples sont également ici extrêmement nombreux, mais nous n'en citerons que quelques-uns pour illustrer notre propos. Certains auront précisément trait à l'humour dont la traduction est toujours problématique et qui a constitué l'un des grands arguments de vente de l'édition française²⁶. D'autres auront trait au niveau de langue, d'autres encore aux procédés stylistiques qui ont permis de classer ces communiqués dans le « genre poétique » plus que politique. Dans tous les cas, les quelques retraductions dont nous disposons font apparaître, plus que la correction d'erreurs, une volonté de « rectifier le tir », un réajustement de ton, qui produira indéniablement des effets de sens, aussi ténues que soient les variations.²⁷

a) L'humour

Era (p. 89)	FM (p. 234)	D (p. 90)	MRP (p. 80)
Señores	Messieurs	Messieurs	Sirs
Debo empezar por unas disculpas (“ mal comienzo ” decía mi abuela).	Je dois commencer par quelques excuses (« mauvais début », disait ma grand-mère).	Il me faut commencer par quelques excuses (« Ça commence mal » aurait dit ma grand-mère).	I ought to begin with a few apologies (a bad beginning, my grandmother would say).

Ainsi commence l'un des communiqués les plus célèbres de Marcos, daté du 18 janvier 1994 et intitulé dans les publications « De qué nos

²⁶ Voir non seulement les résumés placés en quatrième de couverture, mais également des phrases comme celle qui suit : « Les communiqués de guerre sont les plus drôles et poétiques qu'une armée ait jamais publiés. » Enzo Traverso, *La Quinzaine littéraire*, cité sur la page web Agora International (Page consultée le 15 juin 2007 : <http://www.agora-international.com/boutique/librairie/catalogue/ESPRITFLATTEUR.html>).

²⁷ En effet, il semble que la traduction (FM) ait été réalisée quelques mois avant (D), et même si la publication des deux textes est, à quelques semaines près, plus ou moins contemporaine, il semble que (D) travaille à partir de quelque chose qui existe déjà; en témoignent les similitudes que nous constatons entre les deux textes.

van a perdonar ». Si Marcos commence effectivement par s'excuser auprès des organes de presse d'avoir omis de faire figurer l'un d'entre eux dans son communiqué précédent, il répond en réalité au président Salinas qui vient de faire publiquement une « offre de pardon » aux insurgés.²⁸

Ce premier énoncé présente à lui seul deux variantes dans les traductions françaises, la traduction anglaise partageant à la fois des traits de (FM) et de (D), sans toutefois respecter les guillemets du discours rapporté : la première variante porte sur la modalisation et la seconde sur la parenthèse qui est supposée donner à ce communiqué, par ailleurs dramatique, une entrée en matière humoristique et personnalisée. Dans le premier cas, le « je dois commencer », verbe modal à la première personne, est remplacé par une structure déontique de forme impersonnelle « il faut » mais dans laquelle on conserve l'inscription d'un sujet énonciateur grâce au déictique « me »; dans le second cas, la parenthèse présente deux variantes : le syntagme nominal « mauvais début » est remplacé par le syntagme verbal « ça commence mal », qui, grâce au « ça », prétend renvoyer à la langue parlée; mais le temps du verbe « disait », introducteur du discours rapporté, est remplacé par le conditionnel passé « aurait dit ». La mise à distance énonciative de la traduction (D), produite non seulement par la structure impersonnelle, mais également par un hypothétique qui rend l'existence du dire aussi peu probable que celle de la grand-mère, donne à cette seconde version un ton encore plus ironique et drôle que la première²⁹. Détails, dira-t-on, mais qui sont révélateurs. Ce qu'il me semble important de souligner ici, c'est que ce travail de retraduction porte sur l'image que l'on veut donner de Marcos, de son *ethos* (Amossy, 1999), à travers sa parole. La seconde version présente un énonciateur plus irrévérencieux que ne l'était celui de la première – la mise à distance, polyphonique par définition, étant au fondement même

²⁸ Le binôme pardonner/rendre les armes semble être assez traditionnel dans l'histoire des rébellions armées chiapanèques depuis la moitié du XIX^e siècle. Voir García de León, 2002, p. 17.

²⁹ Par ailleurs, en espagnol du Mexique, la « grand-mère », dans des expressions comme « *y tu abuela* » fonctionne un peu comme la « sœur » de l'expression française « et ta sœur », que l'énonciateur utilise pour marquer ses réserves face au dire de son interlocuteur.

de l'ironie (Ducrot, 1984, p. 210) – et parfaitement à même de « ce que parler veut dire »³⁰.

b) Les « figures de style »

Les exemples qui portent sur le lexique plus que sur la syntaxe – « no era ese mundo un **sueño del pasado** » (1^{er} mars 1994), qui sera traduit comme « un **rêve passéiste** » (FM), « **un rêve du passé** » (D) « a **dream from the past** » (MRP) – sont légion et le travail de réécriture s'appliquera à trouver le registre adéquat. On retrouve ce même souci chez les commentateurs du discours zapatiste qui, lorsqu'ils citent, souvent retraduisent. En témoigne ce fragment de lettre datée de juin 1994, adressée à l'écrivain uruguayen Eduardo Galeano et signée par Marcos, lettre publiée dans le volume de Dagorno et en partie retraduite dans l'ouvrage *Marcos, la géniale imposture* (MGI):

Entiendo que se refiera usted a mi **protagonismo** o mi tendencia a aparecer demasiado en los medios [...]. En fin, **trataré de amordazar con prudencia mi torpe andar.**"

« Je comprends que vous vous **référiez à mon « vedettariat** », ou à ma tendance à trop apparaître dans les médias. [...] Enfin, que **j'essayerai prudemment de contenir ma démarche maladroite.** [...] (D, p. 319)

J'ai compris que **vous faisiez allusion à ma tendance à me mettre en avant** et à apparaître un peu trop dans les médias [...] Quoi qu'il en soit, **je tenterai d'agir désormais avec plus de prudence et moins de maladresse.** » (MGI, p. 221)

Cette retraduction, qui provient du chapitre intitulé « Le Pouvoir des mots » évoqué dans les pages précédentes, cherche à échapper à la littéralité de la première traduction en contournant la métaphore du texte original, et montre non seulement un Marcos en pleine possession d'un savoir-faire, mais une traduction qui cherche à faire mieux (ou autrement) que la précédente (comme toute retraduction). La traduction, en tant que discours rapporté, montre autant qu'elle se

³⁰ L'allusion que nous faisons ici au texte maintenant célèbre de Pierre Bourdieu n'est pas uniquement formelle. Le Sous-commandant Marcos montre qu'il saisit admirablement, dès son irruption sur la scène publique et politique mexicaine, les enjeux du discours et le fonctionnement du « marché linguistique ».

montre³¹, et les « corrections de style » qui, en éliminant les calques, aplatissent en quelque sorte la parole de départ, prétendent rehausser la parole de deux instances énonciatrices : l'instance traduite et l'instance traductrice. Mais ces corrections ont également une portée argumentative : l'*ethos* de Marcos qui transparait dans la nouvelle traduction est celui d'un homme dont la langue perd toute connotation indigène dès lors qu'il s'adresse à un « pair » citoyen, visée argumentative qui n'est pas exempte d'ambiguïté. Soit le « je » qui reconnaît ses erreurs manie parfaitement les deux codes et passe aisément d'« une rive à l'autre », soit le métissage que sa langue fait apparaître par endroits n'est pas à prendre au sérieux et reste du domaine de l'imposture et du leurre. Dès lors que l'on sait que les deux auteurs du livre s'attachent essentiellement à détruire la figure mythique de Marcos, on peut se poser la question. Passons maintenant au dernier volet de cette étude qui concerne la traduction des termes clés et des formules canoniques du discours zapatiste.

Notions et formules canoniques

Plusieurs formulations de l'EZLN ont été reprises par les politiciens mexicains à diverses occasions. C'est le cas de l'expression « mandar obedeciendo » (« diriger en obéissant »), mot d'ordre du maire de Mexico et candidat présidentiel de centre gauche lors des élections de juillet 2006, ou de l'adjectif « incluyente » (« d'inclusion »), repris par toute la classe politique (un Mexico incluyente, una política incluyente, un diálogo incluyente, etc.). Les étudiants grévistes de L'UNAM (*Universidad Nacional Autónoma de México*) criaient en 1999 « *Nunca más una Unam sin nosotros* » (« Plus jamais une université (UNAM) sans nous »), qui reprenait l'expression de l'EZLN « *Nunca más un México sin nosotros* », ou lors de leur incarcération en 2000 répondaient ainsi au recteur qui leur faisait publiquement une offre d'amnistie : « no queremos perdón, queremos justicia »³². Certains termes, plus diffus, sont également devenus emblématiques. C'est notamment le cas de notions comme la « *verdad* », « hablar con la verdad », que l'on trouve fréquemment sous sa forme adjectivale « *verdadero* », intégré à divers types de syntagmes, « diálogo verdadero », « palabra verdadera », « ánimo verdadero », « hombres

³¹ Pour la métaphore « discours rapporté/traduction », voir Jakobson (1963, p. 80), mais également l'analyse exhaustive de Barbara Folkart (1991).

³² Voir Emilsson et Zaslavsky (2000).

verdaderos », « mundo verdadero », etc. Ce terme, apparemment anodin, sera problématique pour les traductions françaises qui coïncideront rarement. En effet, là où nous aurons en espagnol « un mundo **verdadero** » (1-3-94), (FM) traduira « un monde **authentique** », et (D) « un monde **vrai** »; là où nous aurons « el diálogo de San Cristóbal fue **verdadero** » (3-3-94), on lira dans (FM) « Le dialogue de San Cristóbal a été **sincère** », et dans (D) « Le dialogue de San Cristóbal a été un **vrai** dialogue », ou encore « la preocupación **verdadera** » (*ibid*), donnera « la préoccupation **véritable** » (FM) et « le souci **sincère** » (D). Une fois de plus, la traduction permettra de saisir la complexité sémantique d'un terme dont l'usage et la provenance – le monde indien – fera pencher la balance en faveur soit de sa valeur de vérité, soit de sa valeur morale, deux versants par ailleurs fondamentaux du discours zapatiste et plus généralement du discours politique, sans qu'il y ait systématiquement dans une traduction ou dans l'autre. Le terme sera également problématique pour les analystes, comme en témoigne ce dernier exemple, « hombres y mujeres **verdaderos** » (27-2-94), traduit dans (D) par « hommes et femmes **vrais** » et dans (RZ) par « hommes et femmes **de vérité** ».

Si les réajustements de registre observés antérieurement sont toujours l'indice d'un imaginaire linguistique (Tourey, 1995), les choix évoquent plus directement une prise de position idéologique et politique. Comparons les versions suivantes :

Todos son culpables, desde los altos funcionarios federales hasta el último de los líderes “**indígenas**” corruptos, pasando por un gobernador **que no eligieron los chiapanecos según su voluntad y derecho, presidentes municipales** más preocupados por **obras de ornato** y por estrechar relaciones con **grandes señores** que por **gobernar para sus gentes**. (13 janvier 1994, Era, p. 70)

Tous sont coupables, depuis les hauts fonctionnaires fédéraux jusqu'aux petits leaders « **indiens** » corrompus, en passant par le gouverneur que **n'ont pas choisi ni élu les Chiapanèques**, et les **dirigeants municipaux**, d'avantage préoccupés par **l'apparat** ou par leurs relations avec **les grands** que par **le bien être de leurs administrés**. (FM, p. 234)

Tous sont coupables, des hauts fonctionnaires fédéraux au dernier des chefs « **indigènes** » corrompus, en passant par un gouverneur **qui n'a pas été élu par la volonté et le droit du peuple chiapanèque**, des **présidents municipaux** plus préoccupés par les **œuvres de façade** et l'entretien de leurs relations avec les **grands**

seigneurs que par le fait de **gouverner au service du peuple**. (D, p. 83)

They are all guilty, from the top federal functionaries down to the last corrupt “**indigenous**” leader, who, **not freely elected** by the **Chiapan people**, passes himself off as a governor. Guilty are **the mayors** concerned more with **decorative projects** and tightening their relationships with **important men** than **governing their people**. (MRP, p. 72)

Les différentes traductions de ce passage, issu de l’un des tout premiers communiqués de l’EZLN, puisqu’il date du 13 janvier, font apparaître plusieurs enjeux idéologiques. Nous ne relèverons ici que les variantes de portée politique.

(1) « indiens » et « indigènes », ce dernier étant également conservé dans la traduction anglaise; (2) « un gobernador que no eligieron los chiapanecos **según su voluntad y derecho** », devient « un gouverneur que n’ont pas **choisi ni élu** les chiapanèques » (FM), « qui n’a pas été élu par la volonté et le droit **du peuple chiapanèque** » (D), « not **freely elected** by Chiapan people » (MRP); (3) « gobernar para su gente ». (FM) proposera « le bien-être de ses **administrés** », (D) « gouverner au **service du peuple** », et (MRP), « governing **their people** ».

Ces trois écarts sont de nature différente : dans (1) il s’agit d’un simple changement lexical, alors que (2) et (3) révèlent des stratégies d’adaptation d’ordre conceptuel forcément plus complexes. Prenons le premier cas. En espagnol, le vocable *indio* est une catégorie politique liée à la colonisation (Bonfil, 1972) et il est banni des discours politiques et universitaires et plus encore des discours de l’indigénisme officiel; lorsqu’il est assumé par des leaders émanant des communautés indiennes elles-mêmes – au niveau national ou continental – il se présente généralement comme adjectif, inséré dans des syntagmes comme *pueblo indio*. La situation devrait être inverse en français, puisque c’est le terme « indigène » qui renvoie au langage de l’administration française coloniale³³; mais il gagne aujourd’hui de plus en plus de terrain dans la langue courante ou dans le discours scientifique pour faire référence aux communautés indiennes américaines, alors que le terme « indien », dépourvu des connotations

³³ Voir Rey, 1998.

dévalorisantes qu'il a en espagnol, peut être de rigueur dans le discours anthropologique américaniste pour désigner précisément la catégorie socioculturelle objet de l'étude, ce qui expliquerait son usage dans la traduction (FM). Le fait que le terme *indígena* soit placé entre guillemets dans le texte de départ, est un indice d'hétérogénéité énonciative (Authier-Revuz, 1984), qui remet en question la prétendue neutralité des discours indigénistes officiels. Si les traductions respectent les guillemets, la traduction (D), d'obédience politique plus que scientifique choisira de se placer du côté de l'instance de départ et conservera le terme « indigène », pour éviter tout procès d'intention.

Dans la phrase (2), l'espagnol renvoie au discours juridique – « *según su voluntad y derecho* » – mais partage deux langages du droit : celui du droit constitutionnel et celui du droit coutumier des populations indigènes. Les stratégies d'adaptation adoptées par les trois traductions porteront sur des éléments différents de la phrase : (FM) va conserver la structure active et le générique « chiapanèques », mais va remplacer la binarité de l'expression « *según su voluntad y derecho* » par une structure binaire verbale, « ni choisi, ni élu »; (D) transformera la phrase active en passive, « qui n'a pas été élu », suivie d'un complément d'agent, mais si la traduction calquera les deux substantifs liés par la copule, elle fera des « chiapanèques », le « peuple chiapanèque »; quant à la traduction anglaise, elle transformera comme la précédente l'active en passive suivie d'un « Chiapan people », mais substituera et synthétisera la structure binaire par l'adverbe « *freely* », faisant ainsi émerger un type de discours qui implique la naturalisation d'une formulation politique spécifique.

Les trois traductions présentent les difficultés éprouvées par les traducteurs face à l'expression « *gobernar para su gente* ». Si la traduction anglaise traduit sans problèmes « *su gente* » par « *their people* », elle procède à l'éviction du « *para* »; la traduction de (FM) propose une naturalisation à l'extrême du texte de départ en le remplaçant par un jargon administratif typiquement français « le bien-être de ses administrés », et (D) choisit la langue de bois des militants de la gauche révolutionnaire, « au service du peuple ». On se trouve donc face à des stratégies d'adaptation qui font jouer plusieurs imaginaires linguistiques et politiques, mais où la notion de *pueblo/gente/people/people* révèle une fois de plus ses multiples

facettes³⁴ : la traduction (FM) propose un modèle français d'interaction entre un maire et « ses administrés », la traduction (D) vise directement le champ du marxisme-léninisme traditionnel en gommant les différences possibles entre la notion de « su gente » y « pueblo », et la traduction (MPR) propose le modèle d'une démocratie libérale.

Conclusion

L'analyse à laquelle nous venons de nous livrer montre bien les difficultés d'un travail de traduction généralement conscient de sa tâche. Si les liens entre traduisibilité inhérente au discours zapatiste – notre hypothèse de départ – et les diverses traductions écrites des textes produits sont encore difficiles à formuler, la recherche permet cependant de tirer quelques conclusions. Dès la fin 1994, il existe déjà plusieurs traductions de ces textes, phénomène propre aux grands textes littéraires, mais également aux grands corps de doctrines, quel que soit leur domaine, sans que l'écriture de l'EZLN et de son porte-parole ait démontré – il est encore trop tôt pour le savoir – qu'elle résistait à l'épreuve du temps. Il pourrait être délicat, voire erroné, d'utiliser la notion de retraduction, ou, en tout cas, de poser le problème d'une retraduction historique comme le fait Annie Brisset pour la traduction de Darwin. Nous sommes plutôt face à un phénomène de retouches successives, ou quasi simultanées, dans les textes traduits qui circulent et qui semblent au nouveau traducteur imparfaits, ou tout du moins, ne pas atteindre le bon objectif, ou la bonne visée, moins au sens bermanien qu'au sens pragmatique d'auditoire. Il n'y a pas de réactualisation du discours zapatiste, puisqu'on est dans le synchronique, mais plusieurs interprétations simultanées de ce qui, dans ce discours, est porteur. Malgré leurs différences notoires, et indépendamment de celles que l'on peut considérer comme plus adéquates, au sens où Toury utilise ce terme, ce qui frappe dans ces deux traductions, c'est qu'on y trouve un souci extraordinaire d'éliminer, dans la mesure du possible, les emprunts. Les stratégies d'adaptation décelées partent moins, à nos yeux, d'un souci de gommer l'altérité propre à ces textes, que d'une volonté d'intégrer ce discours dans une dynamique politique qui se veut également française (ou anglaise). Il est en effet troublant d'observer que l'expression qui donne

³⁴ On pense bien entendu aux connotations évoquées par Bloomfield (1955) pour la notion de « American citizen » (cité dans Mounin, 1963, chap. 10), mais aussi à toute la discussion de Tocqueville sur la démocratie américaine et la notion de « people ».

son titre au premier volume des communiqués, *¡Ya Basta!*, lorsqu'elle sera intégrée dans les textes et présentée sous forme de discours rapporté, sera traduite (« Assez! » (FM), « Ça suffit » (D), « Enough » (MRP)), alors même que l'expression « *basta* » est entrée dans la langue française parlée.

Le discours zapatiste est-il traduit comme un discours politique ou comme un discours littéraire? Il a été traduit comme un discours politique et littéraire. A-t-il franchi les frontières comme discours politique, comme discours littéraire? Il a franchi les frontières comme un discours poétique et politique. A-t-il eu la même portée au Mexique que dans le reste du monde? Nous ne sommes pas encore en mesure d'affirmer si les expressions qui ont pénétré le discours politique mexicain ont frayé leur voie dans les différents mondes qui les ont accueillies. Il semblerait que l'expression d'un mouvement social et politique comme celui des « sans papiers » en France se soit inspiré du mouvement des « sans visage » zapatistes. Quoi qu'il en soit, ce sont les traductions de ce discours qui ont franchi les frontières et qui ont fait de ce mouvement le premier discours véritablement altermondialiste. S'il est encore difficile de mesurer dans le discours zapatiste même ce que l'activité traduisante lui a apporté, il semble bien en tout cas que la traduction en tant que telle soit constitutive d'une identité et d'un geste politiques.

El Colegio de México

Références

- ADAM, Jean-Michel (1999). *Linguistique textuelle*. Paris, Nathan.
- AMOSSY, Ruth (1999). « L'ethos au carrefour des disciplines : rhétorique, pragmatique, sociologie des champs », dans *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*. Ruth Amossy, dir. Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, pp. 129-149.
- AUTHIER-REVUZ, Jacqueline (1984). « Hétérogénéité(s) énonciative(s) ». *Langages*, n° 73, Paris, Larousse, pp. 98-111.
- BAKER, Mona (1999). « Lingüística y Estudios Culturais: Paradigmas Complementares o Antagônicos nos Estudos de Tradução? », dans *Tradução e Multidisciplinaridade*. Marcia A.P. Martins, dir. Rio de Janeiro, Lucerna, pp. 15-35.

BAKHTINE, Mikhaïl (1977). *Le Marxisme et La Philosophie du langage*. Paris, Seuil.

BASSNETT, Susan et Harish TRIVEDI (1999). *Post-Colonial Translation*. Londres et New York, Routledge.

BENVENISTE, Émile (1974). « L'appareil formel de l'énonciation », dans *Problèmes de linguistique générale*, vol. II. Paris, Gallimard, p. 79-88.

BERMAN, Antoine (1984). *L'épreuve de l'étranger*. Paris, Gallimard.

BERRUECOS, Lourdes, GOMEZ, María Eugenia et Danielle ZASLAVSKY (1997). « Estrategias de credibilidad y captación en la prensa mexicana y francesa: el acontecimiento Chiapas ». *Actas del Primer Coloquio de analistas del discurso*. Bolívar, A. et Ventivoglio, E. dir. Caracas, Universidad Central de Venezuela, pp. 55-71.

BLOOMFIELD, Leonard (1955). *Language*. 2^e ed. britannique. Londres, Henderson & Spalding

BONFIL BATALLA, Guillermo (1972). « El concepto de indio en América: una categoría de la situación colonial ». *Anales de Antropología*, vol. IX. México, UNAM, pp. 105-124.

BOURDIEU, Pierre (2001). *Langage et pouvoir symbolique*. Paris, Seuil

— (1982). *Ce que parler veut dire*. Paris, Fayard.

BRISSET, Annie (2004). « Retraduire ou le corps changeant de la connaissance ». *Palimpsestes*, n° 15. Paris, pp.39-67

CARBÓ, Teresa (2003). « Para una lectura del discurso de la comandante zapatista Ester ante el Congreso mexicano ». *DeSignis*, 2. Barcelona, Gedisa, pp. 203-218

CHILTON, Paul et Cristina SCHAFFNER (2000). « Discurso y política », dans *El Discurso como interacción social*. Van Dijk, T. dir. Barcelona, Gedisa, pp. 227-331.

- CHAMPAGNE, Patrick (1990). *Faire l'opinion*. Paris, Minuit.
- CHARAUDEAU, Patrick (1992). *Grammaire du sens et de l'expression*. Paris, Hachette
- (1995). « Une analyse sémiolinguistique du discours ». *Langage*, n° 117. Paris, Larousse, pp. 96-111.
- (1997). *Le Discours d'information médiatique*. Paris, Nathan.
- CHESTERMAN, Andrew (1997). *Memes of Translation: The Spread of Ideas in Translation Theory*. Amsterdam/Philadelphie, Benjamins.
- DE CERTEAU, Michel (1994). *La Prise de parole*. Flammarion, Paris.
- DE LA GRANGE, Bertrand et Maïte RICO (1997). *Sous-commandant Marcos, la géniale imposture*. Paris, Plon/Ifrane.
- (1997). *Marcos la genial impostura*. México EZLN, Aguilar.
- DUCROT, Oswald (1984). *Le Dire et le dit*. Paris, Minuit.
- EZLN (1994). *Documentos y comunicados*. Vol. 1. México, Era.
- (1995). *Documentos y comunicados*. Vol. 2. México, Era.
- EMILSSON, Elin et Danielle ZASLAVSKY (2000). « Stratégies communicationnelles et construction d'identité : les effets du zapatisme dans l'espace public mexicain ». *Hermès*, n° 28, pp. 143-153.
- FANON, Frantz (1961). *Les Damnés de la terre*. Paris, Maspéro.
- FOLKART, Barbara (1991). *Le Conflit des énonciations. Traduction et discours rapporté*. Les Editions Balzac, Québec.
- GAMBIER, Yves (2000). « Traduction et analyses de discours : Typologie croisée ». *Studia Romanica*, vol. 25/26, pp. 97-107.
- GARCÍA DE LEÓN, Antonio (2002). *Fronteras interiores, Chiapas: una modernidad particular*. México, Océano.

GUTT, Ernst-August (1993). *Translation and Relevance*. Blackwell, Oxford.

HATIM, Basil et Ian MASON (1995). *Teoría de la Traducción, una aproximación al discurso*. Barcelona, Ariel.

JAKOBSON, Roman (1963). *Essais de linguistique générale*. Tome I. Paris, Minuit.

LE BOT, Yvon (1997). *Sous-commandant Marcos, le rêve zapatiste*. Paris, Seuil.

— (1997) *El Sueño Zapatista*. México, Plaza y Valdés.

LYONS, John, (1980). « Pronouns of address in *Anna Karenina*: The stylistics of bilingualism and the impossibility of translation », dans S. Greenbaum, G. Leech, J. Svartvick, dir., *Studies in English Linguistics*. Longman Inc., New York, pp. 235-249.

MARTINEZ, Armando et David RONFELDT (1997). « Comentarios sobre la guerra de red zapatista », dans S. Aguayo, *Las Seguridades de México y Estados Unidos en un momento de transición*. México, Siglo XXI Editores, pp. 320-346.

MIER, Raimundo (1995). « La invención de los horizontes políticos: la palabra zapatista ». *Dimensión Antropológica*. année 2, vol. 5, septembre-décembre, pp. 147-177.

MONOD, Aurore (dir.) (1994). *Feu Maya. Le soulèvement au Chiapas*. Paris, Éditions Ethnies, vol. 9, n°16-17.

MOUNIN, Georges (1963). *Les Problèmes théoriques de la traduction*. Gallimard, Paris.

MULHAUSER, Paul et Rom HARRÉ (1990). *Pronouns and people: the linguistic construction of social and personal identity*. Oxford, Blackwell.

NIDA, Eugene (1975). « Science of Translation » dans *Language Structure and Translation*. Stanford, Stanford University Press, pp.79-101.

PAZ, Octavio (1996). « La Selva Lacandona », dans *Vuelta*, n° 231. México, Amigos del arte, pp. 8-12.

REY, Alain (1998) *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris, Dictionnaires Le Robert.

ROJO, Sofía (1996a). *EZLN entre la moral y la política*. Tesis de Maestría, México, Flacso.

— (1996b) « Los usos de la historia: memoria y olvido en los comunicados del EZLN ». *Perfiles latinoamericanos*, décembre, vol. 5. México, Flacso, pp. 153-172.

SALAMA-CARR, Myriam (2003). « L'implicite en traduction », dans *Traductologie, linguistique et traduction*. M. Ballard et A. El Kaladi, dir. Arras, Artois Presses Université, pp. 99-109.

SEARLE, John (1994). *Actos de habla*. Trad. Luis M. Valdés. Barcelona, Villanueva Planeta-de Agostini.

SOUS-COMMANDANT MARCOS (1994). *¡YA BASTA! Les insurgés zapatistes racontent un an de révolte au Chiapas*. Tome 1. Paris, Dagorno.

— (Ejército Zapatista de Liberación Nacional) (1995). *Shadows of Tender Fury, The Letters and Communiqués of Subcomandante Marcos and the Zapatista Army of National Liberation*. Introduction de J. Ross, postface de F. Bardacke, traduction de F. Bardacke, L. López et le Watsonville California Human Rights Committee. New York, Monthly Review Press.

— (1996). *¡YA BASTA! Vers l'internationale Zapatiste*, Tome 2. Paris, Dagorno.

STEPHEN, Lynn (2002). *Zapata Lives*. Berkeley, California University Press.

TAMBIAH, Stanley J. (1990). “Presidential Address; Reflections on communal violence in South-Asia”. *Journal of Asian Studies*, 40, 4, pp. 741-60.

TOURY, Gideon (1995). *Translation Studies and Beyond*. Philadelphie, Benjamins.

VENUTI, Lawrence (2000). *Translation Studies Reader*. Londres et New York, Routledge.

WOLF, Eric (1982). *Europe and People without History*. Berkeley, University of California.

ZASLAVSKY, Danielle (2000). « El acontecimiento Chiapas: una invitación al discurso ». *Lengua, discurso, texto (I Simposio Internacional de Análisis del Discurso)*. Madrid, Visor Libros, pp. 2481-2493.

— (2003) *La presse aux prises avec le discours des acteurs politiques*. Thèse de doctorat, sous la direction de Patrick Charaudeau, Paris XIII.

RÉSUMÉ : Les traductions du discours zapatiste — Le soulèvement et la Déclaration de guerre zapatistes du 1^{er} janvier 1994 au Mexique ont bénéficié d'une couverture internationale presque immédiate. Les communiqués qui ont suivi, signés pour la plupart par le Sous-commandant Marcos, porte-parole de l'Armée zapatiste de libération nationale, sont devenus l'emblème d'un nouveau discours et d'une nouvelle forme de l'agir politique. La rapidité avec laquelle ceux-ci ont été traduits en plusieurs langues a contribué à l'internationalisation d'un discours, ainsi qu'à la montée d'un mouvement considéré comme pionnier dans la lutte contre la mondialisation. Moyennant l'analyse des stratégies sous-jacentes aux diverses traductions françaises et anglaises des communiqués zapatistes, cet article cherche à définir la place qu'occupe la traduction, abordée tant du point de vue de sa pratique que de son sens métaphorique, au sein de l'agir et du parler zapatistes.

ABSTRACT: Translations of the Zapatista Discourse — The Zapatista uprising and its war declaration of January 1, 1994 in Mexico, received an almost immediate international press coverage. The Zapatista communiqués, most of them signed by Subcomandante Marcos, spokesperson of the Zapatista National Liberation Army, became emblematic of a new discourse and a new form of political action. The great rate at which these communiqués were translated into many languages contributed to internationalize a discourse and a movement deemed pioneer in the struggle against globalization. By

analysing the strategies underlying the various French and English translations of the Zapatista communiqués, this article attempts to define the role played by translation in the Zapatista action and discourse.

Mots-clés : discours zapatiste, stratégies énonciatives, effets de sens, métaphore, registre.

Keywords: Zapatista discourse, discursive strategies, meaning effects, metaphor, register.

Danielle Zaslavsky: El Colegio de México, Maestría en Traducción,
Camino al Ajusco 20, Pedregal de Santa Teresa, México DF, CP
10740, MEXIQUE
Courriel : dzasla@colmex.mx